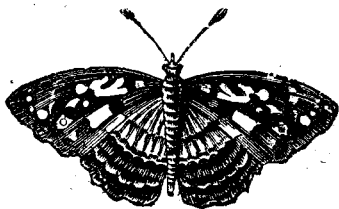


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction, doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

L'ANNEAU DE LA FIANCÉE.

Madame de M***, femme d'un colonel allemand, avait trente ans à peine, lorsqu'elle perdit son mari. Le séjour de son pays lui devint insupportable; elle connaissait la France; elle y était venue en 1815, à l'époque de la seconde invasion, rejoindre son mari qui faisait partie de l'armée d'occupation : les usages de Paris, ses mœurs, ses plaisirs avaient laissé d'agréables souvenirs dans l'esprit de la belle veuve. Elle réalisa sa fortune, et vint se fixer dans notre capitale.

Veuve, riche et belle, elle fut accueillie avec empressement; mais toutes les instances du monde ne purent lui faire sacrifier sa liberté, et la médisance la plus active ne put jamais rien trouver à reprendre dans sa conduite.

Madame de M*** était arrivée ainsi à l'âge de quarante ans sans avoir rien perdu de sa fraîcheur; un peu d'embonpoint pouvait seul trahir la femme sur le retour.

A cette époque, le jeune Alfred lui fut présenté; Alfred venait de perdre son père, riche armateur, qui lui avait laissé une grande fortune dont il faisait un noble usage. Il avait une belle figure, d'excellentes manières, beaucoup d'esprit et d'usage du monde; ajoutez à cela vingt-trois ans et quatre-vingt mille livres de rente, et vous croirez qu'Alfred était très-recherché.

Ce jeune homme fit une vive impression sur M^{me} de M***. Cette femme, qui avait désespéré vingt amans

par sa froideur et son insouciance, ne dédaigna pas de faire, auprès d'un enfant, les avances les plus positives. Alfred y répondit plutôt par vanité que par amour, et bientôt leur liaison ne fut plus un mystère, tant M^{me} de M*** semblait prendre plaisir à l'afficher.

Mais bientôt une union si disproportionnée produisit son effet inévitable : Alfred se lassa de sa conquête, l'amour tous les jours plus violent de M^{me} de M***, l'éloignait au lieu de le ramener; celle-ci s'en apercevait, et, le dépit venant se joindre à sa passion, elle se livrait chaque jour aux emportemens de la jalousie la plus effrénée.

Voyant enfin que tout était inutile, et que son amant se refroidissait chaque jour davantage, elle ne douta pas qu'elle n'eût une rivale; elle fit surveiller jusqu'aux moindres actions d'Alfred, et elle apprit qu'il allait se marier avec une jeune personne aussi jolie que riche, dont il était fou, et que, la veille, il avait acheté pour elle, chez son bijoutier, une bague qu'il avait obtenu la permission de lui offrir pour sa fête.

C'était vrai : Alfred redoutait les violences de M^{me} de M***, qu'il savait capable de tout, et il lui avait caché son prochain mariage; il continuait même de la voir, espérant qu'ainsi elle ne se douterait de rien.

A cette nouvelle, tous les sentimens de M^{me} de M*** firent place à un seul : la vengeance; et voici l'horrible et singulier moyen qu'elle imagina.

Elle alla chez le bijoutier où Alfred avait acheté sa

bague, lui dit que c'était pour elle que le jeune homme avait fait cette emplette ; mais qu'elle l'avait perdue, et que, craignant que cela ne fâchât Alfred, elle voulait en avoir une absolument pareille. Le bijoutier s'empessa de la lui donner.

Elle se rendit ensuite à un hôpital, et, moyennant quelques pièces d'or, décida facilement le concierge à lui donner un des doigts de la première jeune fille qui viendrait à mourir.

Vingt-quatre heures après, elle eut ce qu'elle voulait, et sur-le-champ elle écrivit à Alfred qu'elle désirait avoir avec lui un dernier entretien, et qu'elle le priait de venir déjeuner le lendemain avec elle.

Là, ce furent des reproches, des larmes ; puis tout à coup : — Ne croyez pas me tromper, je sais tout, vous allez vous marier.

— Qui a pu vous dire ?...

— Je sais tout, vous dis-je ; mais vous n'avez pas cru que je souffrirais cela : n'est-ce pas que vous ne l'avez pas cru ?

— Madame...

— Tenez, s'écrie-t-elle, en lui jetant le doigt auquel elle avait passé la bague, ce mariage ne peut se faire : votre fiancée vous rend votre anneau.

— Grands Dieux !...

Alfred se lève comme un fou, rentre chez lui, et se brûle la cervelle.

LITTÉRATURE DÉPARTEMENTALE.

Chansons de la Saint-Philibert, fête d'Amplepuis, par M. Barthélemy Loubaud, médecin.

Un jour nous nous imaginâmes, bon lecteur, que, Dieu aidant et vous aussi, nous parviendrions peut-être à démarrer la centralisation de la littérature et des beaux arts, depuis si long-temps engravée sur les bords de la Seine. Alors nous tendîmes toutes les cordes de nos imaginations, nous nous cramponnâmes à tout ce que nous sentîmes d'un peu saillant dans nos esprits ; et nous marchâmes, le corps penché en avant, comme ces hommes qui, à l'aide de longues cordes, remontent des embarcations contre le cours de l'eau. Puis quand, fatigués, nous nous retournâmes en arrière, nous vîmes, à notre grand étonnement, que la centralisation reposait toujours sur sa quille. — C'était en imagination que nous avions avancé, voilà tout ! C'est que nous nous étions trop pressés !... Si nous avions attendu quelque temps encore, M. Meunier de Darnetal, que vous connaissez déjà, et M. Loubaud d'Amplepuis, que vous connaîtrez bientôt, auraient uni leurs efforts *luxuriques* à nos faibles efforts, et la décentralisation de la littérature se balancerait peut-être aujourd'hui sur la Saône comme le bateau à vapeur *l'Hirondelle*. Mais

aussi qui, diable ! se serait imaginé que du fond de Darnetal et d'Amplepuis deux *comètes poétiques* se seraient élevées sur notre horizon littéraire si rembruni ! (Nous demandons pardon au *Constitutionnel* si nous lui empruntons pour un moment un de ses horizons ; nous le lui rendrons bientôt.)

Mais puisqu'il faut que je m'ennuie avec vous de toutes ces prétendues nouveautés qui nous surprennent à tout moment.

Apprenez donc qu'il existe dans le département du Rhône une commune célèbre par ses filatures de coton, nommée Amplepuis, que dans cette commune il se trouve un sieur Barthélemy Loubaud qui joint la lyre du poète au forceps du médecin-accoucheur, et, qu'appuyé sur ces deux instrumens, il vient d'un seul bond de franchir l'espace qui le séparait de Béranger. En effet, il lui a emprunté son format, mais il ne lui a emprunté que cela, dans la crainte sans doute d'être traité de plagiaire. Aussi, je me hâte de le dire à sa louange, dans ses neuf chansons, la dédicace y comprise, je n'ai pas trouvé un seul vers, un seul hémistiche, pas même une seule expression qui appartint à un poète connu !

Vous allez peut-être accuser M. Loubaud d'être un peu prétentieux, de vouloir suivre notre poète national dans son vol aérien ?... Cependant rien de plus modeste que lui !... non content de se croire un Béranger, il dit dans sa dédicace à ce poète :

Toi, Béranger, qui si bien, dans tes airs,
Des peuples dépeint la souffrance ;
Toi dont l'esprit, de tant de rois pervers
A donné l'histoire à la France !
Permetts aujourd'hui qu'en chantant
A mon tour j'arrive au Parnasse,
Et comme d'autres sans talent *bis*.
Du talent je prenne la place. *bis*.

Que dites-vous, lecteur, de ces quatre derniers vers si pleins de modestie ? — Moi je les explique dans mon langage vulgaire et prosaïque par « Ote-toi de là que je m'y mette ! »

Oh ! s'il ne vous manque que cette permission, M. Loubaud, pour arriver au Parnasse, vous pouvez faire votre paquet, prendre votre parapluie, votre casquette, vos guêtres, et enfourcher votre Pégase, car je suis sûr que Béranger, le protecteur des talens naissans, n'empêchera pas à un talent tout fait, comme le vôtre, de passer outre.

Mais vous parlez encore de Parnasse, M. Loubaud ! Qu'est-ce qui connaît maintenant ce pays-là ? Qu'est-ce qui me donnera aujourd'hui des nouvelles du Parnasse ? — Oh ! M. Loubaud, vous pouvez en toute sûreté y envoyer paître votre Pégase. A moins que le chantre *des Mules* ne vous l'enlève, il ne risquera pas d'y mourir poussif.

Cela était admirable lorsque les poètes poursuivis

par la misère étaient obligés de se créer en imagination des lieux où elle ne pouvait les atteindre. Mais « aujourd'hui, dit Jules Janin, être homme de lettres, ce n'est plus être petit au milieu des grands, ou grand au milieu des petits; c'est d'être l'égal de tous; c'est être aussi riche, aussi considéré, aussi honoré, que le premier venu; c'est être tout autant qu'un notaire royal, par exemple, ou qu'un fabricant de bas de coton. Grande conquête que la littérature a faite de nos jours! La littérature aujourd'hui a sa maison de ville et sa maison des champs; elle a ses chevaux, elle donne à dîner, elle a du crédit, elle a ses passions de luxe, elle achète des tableaux et des porcelaines; elle prête, elle emprunte, elle trouve même à faire de bons mariages, quand elle veut. Les vieilles plaisanteries sur les greniers de l'homme de lettres sont bien loin de notre époque. »

Et le Parnasse aussi, M. Loubaud, est bien loin de notre époque, car comme vous venez de le voir, on ne vit plus de chimères, mais bien de réalités.

Encore quelques citations, lecteur, afin que vous puissiez bien juger du talent de M. Loubaud.

N'entendez vous pas? L'on rappelle.

Plan, rataplan, rataplan, plan, plan.

Comme c'est bien cela! Comme c'est harmonieux! Ce sont, sans contredit, les deux plus beaux vers de l'ouvrage, après ceux-ci cependant :

Partons! déjà l'on entend la musique :

La la la la la la la la la la la la.

Comptez bien, il doit y avoir quatorze *la*, ni plus ni moins.

Et cette chanson, en l'honneur du chevalier Crestin :

REFRAIN :

Vivent des amis comme ça.
L'ami Crestin, dans la fête,
En homme de cœur, de tête,
A fait voir qu'il est *bon-là*.

Je le vois, sur son cosaque,
Courant l'oie avec ardeur :
Comme un nouveau Télémaque,
Dans nos jeux combattre avec honneur.
Vivent, etc.

D'abord, si vous ne comprenez pas le refrain, il faut que vous manquiez d'intelligence. Mais le second couplet ne laisse rien à désirer : — J'avouerai seulement, que si M. Loubaud ne l'avait dit dans ses vers, je n'aurais jamais crû qu'il y eût des cosaques à Amplepuis, et que des chevaliers, preux comme Télémaque, y combattissent avec des oies. — On a bien raison de dire que, plus on vit, plus on apprend. — C'est pourquoi, si Dieu me prête vie comme au petit poisson de Lafontaine, je ne désespère pas de voir, un jour, M. Loubaud grand poète. — Avec des cosaques et des oies, on peut aller bien loin.

J'ai dit que M. Loubaud n'avait rien emprunté à aucun poète connu; je me rétracte : il appelle le chevalier Crestin :

Des philibertins la crème.

Et Dryden, poète anglais, a dit, bien avant lui, que l'aristocratie était la porcelaine de la création. Au reste, c'est le seul rapprochement que je puisse citer.

Si M. Loubaud, manque quelquefois de lucidité, il ne manque pas de licences poétiques et grammaticales; il en a même une grande consommation : comme l'espace nous manque, nous en ferons grâce à nos lecteurs. — Nous engageons fortement M. Loubaud, à mettre au bas de chacune de ses chansons, pour l'intelligence de ses lecteurs, leurs traductions en prose avec des notes explicatives, un peu plus claire que celle-ci : « Il s'attira (St-Philibert, à la cour de « Clovis II.) par sa censure et les reproches qu'il fit « à Ebroin, maire du palais, de ses crimes, la persécution de cet homme puissant, et la haine des « ecclésiastiques courtisans et débauchés. »

Comme il est dans un pays où l'on boit du bon vin, nous lui conseillons aussi, en amis, de noyer son temps, s'il n'en sait que faire, dans quelques bonnes libations. Il s'épargnera, à lui, la peine de faire des vers, à nous, le devoir pénible de la critique et à nos lecteurs un moment d'ennui. Et pour nous servir des noms mythologiques, qu'il affectionne, Bacchus, peut-être, alors l'inspirera mieux qu'Apollon. — Dans cet espoir, faisons lui nos adieux avec ses *adieux*.

LES ADIEUX.

Enfin la vogue est terminée!
En voilà toujours pour un an!
Pussions-nous, la prochaine année,
Hélas! tous en refaire autant!
Adieu, sons de musique!
Adieu, saint Philibert!
La cloche apostolique
Va remplacer vos airs!
Adieu, le son du tambour!
Notre fête
Est défaite
Adieu donc, le tour du bourg,
C'en est fait dès ce jour!

Dieu nous garde de la prochaine année, accompagnée des vers de M. Loubaud! J. C.

LES ÉPINGLES.

Les huit cents protocoles du congrès européen ont jeté hors de leur sphère et de leur nation une foule de jeunes hommes brillants de cordons, de fortune et de noblesse, qui se sont disséminés sur la surface des premières capitales, en qualité de menue monnaie d'ambassadeurs; joyeux et dignes fainéants que leurs familles ont enfin trouvé une occasion de



dépayser, et fort heureusement pour leur éviter un séjour plus ou moins long dans la Sainte-Pélagie de leur endroit.

Les plus favorisés ont été dirigés sur Paris, point de mire de l'ambition de tous. Là ils traduisent le sybaritisme à grand renfort de champagne et de jolies femmes, tout aussi peu difficiles sur l'âge de l'un que sur la qualité des autres; on leur aura dit chez eux que Paris était le seul pays où l'on sût vivre, et ils croient qu'ils savent vivre, parce qu'ils sont à Paris.

Un de ces inutiles de la politique, plus délicat que ses collègues, plus recherché dans ses goûts, mais friand dans ses bonnes fortunes dont on ne se doute pas à dix heures du soir, et dont on est las à minuit, va chaque soir dans quelques théâtres, aux avant-scènes; là, le lorgnon braqué sur tout le personnel féminin, il jette tacitement le mouchoir à l'heureuse bayadère qu'il a choisie, et une ouvreuse, type né du mercure femelle, est chargée de remettre à la privilégiée une lettre circulaire que le petit sultan a toujours toute prête dans son agenda, et qui s'adresse indistinctement à toutes celles qui peuvent la recevoir.

Un de ces poulets fut, il y a quelques jours, mystérieusement glissé dans la main de Mme ***; je ne dirai pas même la première lettre de son nom, car peu de noms commençant par cette lettre-là, on devinerait tout de suite de qui je veux parler.

L'actrice venait de finir son rôle; elle montait dans sa loge pour se déshabiller. Elle prit la lettre qu'on lui offrait, la déposa sur sa toilette, et, ne voulant pas la lire devant sa femme de chambre, la plaça entre son corset et la simple robe de mousseline qu'elle mit pour rentrer chez elle, en ayant soin de fixer le billet à l'étoffe au moyen de trois ou quatre épingles.

Rentrée chez elle et cédant au sommeil, Mme *** ne pense plus à la missive qui lui a été donnée; elle se déshabille, se couche, dort du sommeil de l'innocence, et, le lendemain, avant son lever, la robe à laquelle était fixé le billet doux avait été emportée par la blanchisseuse.

L'ouvrière chargée du nettoyage de la robe, aperçoit la mystérieuse lettre; pas d'adresse, et ce peu de mots: « Je vous vois aujourd'hui pour la première fois, et déjà je vous aime; que puis-je espérer? de grâce un mot, un mot au plus vite. Adieu, cher ange. »

L'ouvrière était gentille, jolie même; le style du billet, le papier fin et parfumé qui supportait une déclaration si précise, la certitude contenue dans la lettre que le suppliant connaissait à peine la suppliée... Elle n'hésite pas.

Quinze jours après le mari de l'actrice rentrait chez lui pour dîner, son portier lui remet une lettre à l'adresse de madame; il l'ouvre et lit:

« Je ne vous ai pas vue depuis près d'une semaine, et vous deviez revenir le lendemain. Qu'est-ce que cela veut dire? quoi qu'il en soit, je vous prie de me

rapporter ou de me renvoyer la bague que vous avez passée en riant à votre doigt. J'y tiens moins à cause de sa valeur, qui est cependant assez considérable, que parce que c'est le seul souvenir qui me reste de ma mère. »

Au bas de la signature était l'adresse du jeune homme; il savait que ces dames sont généralement oublieuses, quoique ce soit au théâtre que l'on dût cependant avoir le plus de mémoire.

Le mari se rend chez celui qu'il croit son rival, le provoque, on va se battre, et, le soir, en revenant du théâtre, la pauvre actrice trouve son époux entre la vie et la mort: il avait été percé de part en part.

Il en revint cependant, et ce fut alors qu'il demanda une explication qui, en faisant totalement disparaître les soupçons qu'il avait eus, hâta sa convalescence.

On m'a dit que la jeune femme avait voulu savoir en détail le mot de cette énigme, et que, depuis ce temps, le jeune diplomate était devenu l'ami de la maison.

Presque tous les duels ont ce résultat-là, quand ce ne sont pas des duels politiques.

— *Don Juan* vient d'obtenir un succès aussi éclatant que dans sa nouveauté. Cet ouvrage est monté avec soin et exécuté par les principaux sujets, d'une manière remarquable. *Don Juan* fera honneur à M. Lecomte; Mme Derancourt a justifié sa réputation. Nous reviendrons sur cette admirable partition.

— Lundi, M. Brod nous fera connaître tout ce que le hautbois peut produire de délicieux, sous des doigts habiles. La composition de son concert est attrayante; on y entendra Mme Montgolfier sur le piano, et Mme Derancourt, dont la voix ne saurait être trop entendue.

Le troisième numéro du *Journal des Marchands, Fabricans, Manufacturiers et Négocians en tous genres*, qui vient de paraître, contient quarante-deux articles principaux sur des matières du plus haut intérêt, et toutes relatives au commerce et à l'industrie; on y trouve une notice biographique extrêmement remarquable sur M. Casimir Périer considéré comme industriel, un bulletin des modes, un bulletin des nouveautés littéraires pour servir de guide aux libraires et cabinets de lecture des départemens; le tableau du cours des fonds publics, et celui des prix courans de toutes les marchandises; ajoutent encore à l'utilité de ce recueil, le plus complet qu'on ait encore offert au commerce.

Prix: Franc de port pour toute la France; par an: SIX FRANCS.

Les bureaux sont à Paris, rue Tiquetonne, n° 18.